

Bernard Esambert, fidèle lecteur de *Diasporiques/cultures en mouvement* © depuis sa création en 2008, nous a confié un texte où il dénonce les excès du capitalisme financier et en appelle à l'établissement d'un code moral de l'entreprise, seule façon à ses yeux de faire en sorte que le libéralisme demeure « le meilleur outil de progrès économique et social de l'humanité ».

Libéralisme sans éthique n'est que ruine du libéralisme

Bernard Esambert

Bernard Esambert¹ a occupé de nombreuses fonctions de haute responsabilité administrative ou politique.

UNE INCONTOURNABLE MONDIALISATION...

L'espèce humaine ressemble furieusement à un véhicule en pleine accélération, conduit par d'innombrables pilotes vers un avenir incertain...

Tout a commencé dans les années 1960, quand le commerce mondial s'est mis à croître beaucoup plus rapidement que la richesse mondiale. Le progrès technique et un rythme effréné de croissance des moyens de transport, des produits et des informations ont encore accéléré le mouvement. Aujourd'hui les échanges internationaux représentent plus du tiers du PNB mondial et nous travaillons tous deux jours sur trois pour

l'exportation. Ont suivi les exportations d'usines puis des laboratoires de recherche associés et les transferts de capitaux.

Ainsi est née cette mondialisation dont on nous rebat les oreilles. La libéralisation des marchés ainsi que la financiarisation de la sphère économique ont fait le reste, et nous vivons désormais dans un monde de marchands produisant massivement du confort matériel, des services et des images. Le contexte est celui d'un combat économique qui a transformé la planète en champ de bataille sans morale. Si, sur le plan matériel, le libéralisme des temps modernes a apporté la satisfaction des besoins vitaux à des centaines de millions d'individus, il a aussi créé une société de

¹ Son dernier ouvrage, *Une vie d'influence : Dans les coulisses de la V^e République*, Flammarion 2013, a obtenu le Prix Saint-Simon 2013.

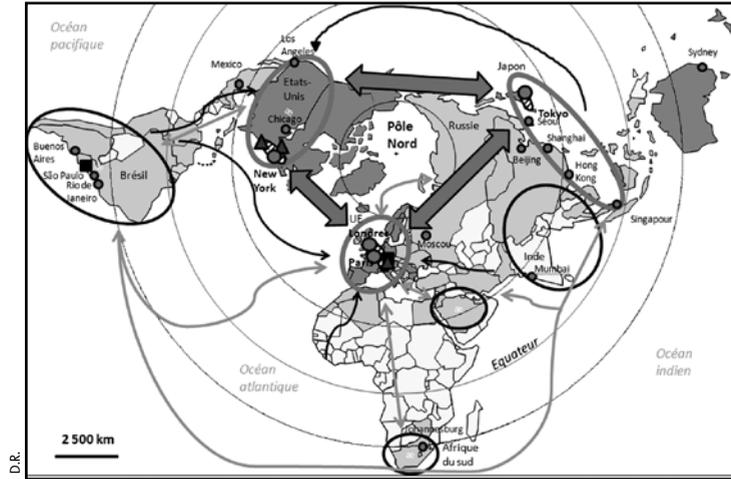
consommation qui déborde de biens matériels pour les uns sans procurer un minimum vital décent pour les autres.

... MAIS AUSSI UNE INCONTOURNABLE PRÉSENCE DE « L'AUTRE »

Sans doute la source de nos passions est-elle l'amour de soi. Mais elle se double d'une réciprocité, l'assujettissement à l'autre. L'homme seul ne peut survivre, et c'est dans le contact avec ses semblables, avec le groupe, qu'il se construit et acquiert les codes de la société : solidarité, compassion. C'est ainsi que *Homo sapiens* a pu survivre et prospérer depuis des dizaines de milliers d'années. La morale s'impose à nous sans notre consentement, sans qu'il nous soit possible de nous dérober. Je suis malgré moi pour les autres. Nulle magnanimité, c'est mon destin d'homme, façonné par d'innombrables générations et par ma construction auprès des autres. Si je suis *Homo empathicus*, c'est par nécessité.

Même si la vie était appropriation et assujettissement des plus faibles, si le plus efficace devenait sans limite le plus fort, la violence devrait malgré tout s'approprier, faute de quoi son coût, dans une société composée de maîtres et d'esclaves, ne manquerait pas de devenir inacceptable.

Il s'agit dorénavant de faire un pas de plus et de faire naître un libéralisme éclairé, prenant explicitement en considération la notion de solidarité au sein de l'espèce humaine. Sans oublier la justice, l'un des tout premiers concepts inventés par *Homo sapiens*.



DES EXCÈS DE FINANCIARISATION

Les États responsables de la préparation de l'avenir sont devenus des États du palliatif, dispensateurs de protection et de consolation. Partout l'injustice est dénoncée mais elle persiste sous de multiples visages comme celui, honteux, du chômage. C'est sur la solidarité et la justice qu'il convient désormais d'agir en priorité pour mettre de l'ordre dans l'organisation du monde et pour que le libéralisme, remarquable facteur de développement, reste un moyen et ne se transforme pas en un système quasi religieux sans garde-fous.

Le siècle des Lumières prétendait émanciper l'homme du despotisme et des préjugés. Les temps modernes ont enfanté un capitalisme généralisé à l'ensemble de la planète, un libéralisme appliqué presque partout sans qu'il bénéficie d'un assentiment général. Pour beaucoup ce capitalisme use et corrompt, et semble créer ainsi les germes de sa propre destruction (au demeurant en fait peu probable, tant il a triomphé de multiples cancers !). La culture-monde est loin de

Une image des flux et réseaux de l'espace mondialisé



Adam Smith
(1723-1790)
gravure 1787

déboucher sur un consensus dans ce domaine car la réflexion économique a pris son autonomie par rapport à la morale. La crise récente a braqué les projecteurs sur ce divorce. Faute d'un principe d'équité et de responsabilité socio-économique, les marchés se sont financiarisés et l'appât du gain a succédé au « doux commerce ». De la Grèce antique à l'Europe du Moyen Âge l'analyse économique était une branche de la morale et de la théologie. Et pour Adam Smith, l'un des pères fondateurs de la science économique, l'économie qu'il analysait dans *La richesse des nations*² n'était pleinement efficace dans la production et la distribution de richesses, au sein d'une société et d'un État bien gouvernés, que si elle reposait sur un socle moral solide et généralisé, celui qu'il décrivait dans *Théorie des sentiments moraux*³. Les phases d'essor de l'économie marchande ont conduit l'économie à devenir politique en raison de son rôle

majeur dans l'évolution des sociétés. Depuis quelques décennies et surtout quelques années l'appât du gain a transformé de nombreux nouveaux « maîtres du monde » en spéculateurs sans garde-fous : l'*Homo economicus* est en train de devenir surtout un financier, davantage en tout cas qu'un marchand ou un consommateur.

Le libéralisme s'est adossé, il y a longtemps, à des valeurs incontestables : l'honnêteté, le respect des autres et de la parole donnée, le travail et le bel ouvrage, la transmission du savoir... Dans nos sociétés modernes, ces valeurs sont devenues presque dérisoires. La gestion actuelle des gains financiers, des salaires, bonus, retraites et autres garanties des dirigeants donne une image dégénérée du libéralisme. Comment dès lors demander des sacrifices à ceux qui ne partagent pas équitablement les résultats d'une entreprise ? Un tel système mine les institutions sociales qui le protègent et bloque tout espoir de consensus. D'où la nécessité d'une nouvelle sagesse prenant en compte une responsabilité intergénérationnelle, l'aspiration à une société plus juste et la notion du bien commun. Dans ce domaine la sphère économique ne se distingue pas des autres sphères de la vie sociale.

LE BESOIN IMPÉRATIF D'UN CODE MORAL

Il ne sert à rien de danser la danse du scalp devant le libéralisme et de le vouer aux gémonies, il faut simplement le doter d'un code moral qui le rende acceptable par la majorité. Qui recrée un peu de vertu et de grâce dans le système en déclinant

² Poche, 1999.

³ Poche, 2016.

l'immense désir de justice et de dignité de l'homme du *xxi*^e siècle. Confucius notait que de ne pas agir quand la justice commande est de la lâcheté. Le juste est la seule règle confucéenne dans les affaires du monde : « Ne jamais faire aux autres ce qu'on n'aimerait pas qu'ils nous fassent ».

La partie du monde qui veut « tout, tout de suite » serait bien inspirée de mettre en place un capitalisme moins gaspilleur de ressources et de génie créateur, capable d'anticiper en faisant rattraper la science par le politique. Comme la démocratie, le libéralisme est le moins mauvais des systèmes mais il est loin d'être parfait, surtout quand ses pratiques sont poussées à leurs limites. La frilosité des politiques qui se contentent de gérer l'histoire telle qu'elle existe est dérisoire. Quand les ruines menacent de recouvrir les espérances, il est temps d'agir

- par un gigantesque effort d'éducation, principale source de valeurs dans l'évolution du monde. Et ceci au moment où, dans de nombreux pays, les dépenses d'éducation baissent en proportion du produit intérieur brut tandis qu'une crise des vocations liée aux bas salaires et au standing social insuffisant des enseignants risque de conduire à un désamorçage des systèmes d'enseignement à la base ;
- par la satisfaction d'une revendication de justice et d'éthique qui déborde les seules croyances religieuses. Car pour beaucoup, qui ne reprennent pas à leur compte la formule attribuée à Malraux (« Le *xxi*^e siècle sera religieux ou ne sera pas »), un code moral peut aussi

se concevoir indépendamment de toute base religieuse.

La mondialisation s'est développée beaucoup plus rapidement que ses nécessaires régulations et avant l'apparition d'un code éthique au niveau mondial. C'est sur ces deux plans qu'il convient désormais d'agir pour ne plus lire l'économie comme une religion sans tables de la loi. Le monde ne pourra pas faire l'économie d'une organisation confédérale, débouchant sur un minimum de fédéralisme, lui permettant de mieux contrôler les débordements de la guerre économique.

LA VOCATION SOUHAITABLE DE L'ENTREPRISE

Le retour sur le devant de la scène du travailleur pauvre, du chômeur enfermé dans sa solitude, du déclassé et la précarisation des relations du travail ne méritent-elles pas un éclairage particulier débouchant sur un rôle élargi de l'entreprise ? Dans les époques de croissance soutenue le problème ne se pose pas ; tel n'est malheureusement plus le cas, partout dans le monde. Le moment n'est-il pas venu de réanimer ou plutôt d'ouvrir un débat sur la *vocation de l'entreprise* ? Celle-ci est bien entendu d'abord de faire du profit et de le comparer à celui des autres ; mais on peut ajouter à cette obligation première un principe qui donnerait du sens au rôle de ses gestionnaires : celui de la préservation de leur potentiel humain. Ainsi pourrait-on éviter que les salaires soient de façon permanente la seule variable d'ajustement économique en cas de difficulté. Si ce principe se généralisait

en évitant toute distorsion de concurrence, cela pourrait conduire à une nouvelle approche des relations dans l'entreprise. La création d'un *passport social* pour chaque salarié, permettant à celui-ci formation et reformation permanentes, des moyens importants apportés aux systèmes de reconversion, de changement d'emploi, de préservation de la santé, toutes ces idées qui germent actuellement dans l'esprit de sociologues de l'entreprise sont à l'évidence à encourager !

L'entreprise est une structure très particulière qui sort timidement du principe de la maximisation comptable des gains. Or son profit comptable néglige de nombreux coûts économiques et sociaux, dont elle ne paye parfois qu'une part infime. En fait, l'entreprise n'est ni morale ni amoral. Sa vocation est d'abord de rémunérer le capital qui lui a permis de naître et de se développer. Mais on peut lui imposer d'autres contraintes, à la seule condition que nombreuses et même majoritaires soient celles qui auront réussi à conjuguer rentabilité *stricto sensu* et responsabilité sociétale. Ce qui incidemment la rendra plus influente parce que plus intimement mêlée à la collectivité dans laquelle elle est insérée.

Jusqu'où doit aller cette exigence de responsabilité d'un capitalisme devenant « vertueux » ? En allant jusqu'à rompre la primauté de l'intérêt du capital sur celui de l'homme ! Peut-on même aller jusqu'à jouer essentiellement sur la réputation éthique d'une société ? C'est un seuil qui devrait pouvoir être franchi par le plus grand nombre et que de nombreuses agences de notation prennent désormais en compte. Mais on ne

peut semer le chemin des entreprises de contributions à l'équilibre environnemental et social qu'à condition d'être sûr que la très grande majorité d'entre elles continueront à progresser et donc à demeurer compétitives.

REFUSER TOUTE « VACANCE DES IDÉAUX »

Nous ne pouvons pas accepter qu'une société libérale soit laxiste, affairiste, au point d'entrer en décadence, la décadence étant « une vacance des idéaux »⁴. Au-delà d'un certain seuil la concurrence devient passion et s'exacerbe en volonté de puissance. Un capitalisme tempéré ne peut-il adoucir la guerre économique dans laquelle le monde est plongé depuis un demi-siècle ? Il y aurait certes une mondialisation idéale, celle où chacun contribuerait au progrès de tous. Mais l'histoire peut aussi induire des peurs génératrices d'attitudes belliqueuses, une mondialisation détestable des raisins de la colère dévastant les sociétés les plus structurées et les plus cultivées.

Nous sommes la première génération qui a les ressources, les moyens, les technologies, les connaissances scientifiques qui permettent de résoudre la plupart de nos problèmes et d'impulser une dynamique de création collective. Ce qui veut dire que nous avons plus de responsabilités que nos aïeux ou même nos parents. Des responsabilités qui ne nous permettent pas d'ignorer que quatre milliards d'individus vivent avec un revenu inférieur à deux dollars par jour et que, dans de nombreux pays, l'espérance de vie est inférieure à 40 ans. On peut dans ces conditions être moraliste et même un peu moralisateur, sans que le mot tue...

⁴ Emil Cioran, *De la France*, L'Herne, 2009.

Un équilibre est-il concevable entre liberté et responsabilité, propriété et équité, jouissance et limitation, science et morale, rationnel et affectif ? Une certitude en tout cas : de cette coopération des contraires pourrait naître un tout éthique unificateur ! « C'est un malheur du temps que les fous guident les aveugles. », écrivait Shakespeare dans *Le Roi Lear* ; sommes-nous en position d'aveugles guidés par des dirigeants fous ? Certainement pas pour la majorité d'entre eux. Ils font de leur mieux et l'apparition d'un code éthique du libéralisme « sur le bien agir » leur apporterait une colonne vertébrale morale bienvenue et vaudrait programme.

ÉCRIRE AUTREMENT L'HISTOIRE

Dans la seule et unique tribu que devient l'humanité, c'est surtout

par capillarité, métissage culturel et *vertu de l'exemple* qu'un tel référentiel éthique enseigné partout dans les écoles et dans les premières années de toutes les disciplines pourrait faire sentir ses effets. On oublie trop souvent que derrière les objectifs économiques et financiers des entreprises, derrière la fabrication des richesses matérielles, il y a des êtres humains avec leurs ambitions, leurs rêves, leurs problèmes et leurs emprunts à d'autres cultures. La liberté et la responsabilité d'un homme qui ne serait pas réduit, dégradé à sa seule fonction économique y trouveraient motif à s'exercer pleinement. L'homme dont « un instant de vie contient trois mille possibilités »⁵ deviendrait alors pleinement artisan de sa vie. Le libéralisme ainsi tempéré y gagnerait ses lettres de noblesse. ☺

⁵ NDLR : On reconnaîtra là l'un des préceptes du Bouddhisme.

Solutions des mots croisés de la page XX (encart Outre-mer)

Horizontalement : I - CO. II - Romancier. III - Osent / ho. IV - Argile / émus. V - Ronéotypistes. VI - Amer / teignes. VII - Lia / vend / EU (États-Unis) / Agr. VIII - Igname / Écrasme. IX - An / rad / ami / dense. X - Présidentialismes. XI - Départe-mentalissant. XII - DO (Dodo) / atlas / ni / ion. XIII - Érosion / publierais. XIV - Mur / SMS / eue / us. XV - Elgueb (beugle) / stressé. XVI - Réa / rôir / rée. XVII - Nies / fougères. XVIII - Éon / se. XIX - Train / pton. XX - Elle / volcans. XXI - SE (Sud-Est) / visals. XXII - RET (Ter).

Verticalement : 2 - Lard. 3 - Araignée de mer. 4 - Roman / sporule. 5 - Rogne / aria / organe. 6 - Rosier / madras / lo. 7 - Mélo / vedettisèrent. 8 - Canette / nélobos / Ré. 9 - Ont / yen / atmans / bals. 10 - Epidémies / if / ile. 11 - Mig / IAN (pIAno) / patronne. 12 - Usnée / LT (cultes). 13 - Rhéteur / iambes / gravir. 14 - Osés / ADSL / lutte / ose. 15 - Asemnier / plat. 16 - Armésie / ère / ici. 17 - Dressa / rusé / tas. 18 - Niasse / son. 19 - Tol / sens. 20 - NS (Non Significatif).